



Rencontre avec
**Jessica
Serra**

éthologue



Quand la science et l'histoire nous éclairent
sur notre lien avec les animaux



Après *Dans la tête d'un chat*, l'éthologue Jessica Serra signe en 2021 un nouveau titre, *La Bête en nous*. Dans cet ouvrage, elle met en lumière son travail scientifique sur le comportement animal, espèce humaine comprise. Elle interroge notre relation à l'animalité qui sommeille en nous, et déconstruit minutieusement les idées reçues à ce sujet.

miaou : Le titre de votre livre, *La Bête en nous*, nous renvoie à nos instincts. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'étudier les émotions communes aux humains et aux animaux ?

Jessica Serra : Depuis toute petite, aussi loin que remontent mes souvenirs, je voyais que l'homme voulait dominer les autres animaux, qu'il existait une rupture franche entre l'humain et l'animal. J'avais du mal à me l'expliquer, car j'ai toujours vécu entourée d'animaux, et j'étais subjuguée, fascinée par leurs compétences, leur intelligence, leur sensibilité... Comme j'étais enfant, c'était assez intuitif, mais cela a déclenché ma vocation. J'ai toujours eu envie de chercher, grâce à la science, ce qui nous lie à l'animal, ce qui prouve que nous sommes encore des animaux et que l'ensemble de nos comportements peuvent s'expliquer à la lumière de nos origines animales.

miaou : La couverture de ce livre est, en cela, très frappante.

J. S. : Le choix de la couverture était une idée personnelle: j'aimais le concept d'un être humain se regardant dans un miroir et y découvrant autre chose que l'image qu'il se fait de lui-même. C'était important pour moi, car, en m'observant dans une glace, je vois d'emblée un être humain plutôt qu'un animal. C'est ce qu'on nous a inculqué: être humain, c'est être différent de l'animal. J'ai toujours remis en question cette idée, car l'humanité ne se définit pas forcément par opposition à l'animalité. Nous avons des chemins évolutifs différents, mais il existe des formes d'intelligence remarquables chez les espèces animales et des manières de ressentir les émotions similaires à celles de l'homme. Qu'est-ce qui justifie encore la rupture entre l'homme et l'animal? Au niveau scientifique, possède-t-on des éléments qui permettent de dire que l'homme n'est pas un animal? Bien sûr, toutes

les espèces animales présentent des différences. Chacune s'est adaptée à son environnement, mais est-ce que cela fait de l'homme une espèce supérieure? *Homo sapiens* a pris un chemin évolutif propre qui lui a permis de développer une intelligence tout à fait remarquable, mais qui ne justifie pas d'opposer l'humanité à l'animalité. L'idée est vraiment de se regarder dans le miroir, non pas comme un être humain, mais comme un animal, peut-être pas comme les autres, mais comme un animal quand même.

miaou : La première partie de votre livre est consacrée au déni de notre animalité. D'où vient-il ?

J. S. : Je suis remontée à nos origines pour découvrir qu'avant de nous penser différents, nous nous considérons comme partie d'un tout. Notre façon de nous distinguer des bêtes est assez récente: l'anthropocentrisme date de la Grèce antique. Auparavant, des croyances animistes prédominaient. Lorsqu'on se projette aux origines de l'humanité et à l'époque préhistorique – une époque où l'on peut trouver des vestiges archéologiques qui nous aiguillent sur la manière dont pensaient les hommes –, on trouve les fameuses grottes décorées (Lascaux, Chauvet...). Ce qui y surprend, c'est la surreprésentation des animaux sur les parois. Il y a très peu d'hommes, plutôt dessinés de manière simpliste ou hybride, avec une tête d'homme et un corps d'animal le plus souvent. L'homme n'est pas central, et de plus, on se demande pourquoi les humains de cette époque n'ont pas choisi de dessiner des fleurs, la lune, le soleil, les étoiles plutôt que des animaux...

« J'ai toujours eu envie de chercher, grâce à la science, ce qui nous lie à l'animal. »

miaou : Sait-on aujourd'hui pourquoi les animaux étaient omniprésents dans l'art préhistorique ?

J. S. : Des paléoanthropologues ont étudié cette surreprésentation animale et ont émis l'hypothèse, à laquelle j'adhère, que le chamanisme en est la cause. Les chamans étaient des hommes choisis pour communiquer avec le monde des esprits et de l'au-delà, car, déjà, les hommes croyaient qu'un monde invisible d'esprits régissait le réel et pouvait expliquer certains phénomènes étranges. Le chamanisme est une croyance purement animiste, postulant que les esprits s'incarnent dans les animaux, les bêtes y occupent ainsi une place centrale. On peut admirer dans ces grottes des animaux somptueusement peints, mais également souvent des mains en négatif (comme représentées avec la technique du pochoir), qui témoignent de la volonté de communiquer avec le monde de l'invisible. C'est ce que l'homme recherchait en se rendant dans ces cavernes, symboles du passage vers un autre monde, qui s'incarne à travers les animaux. L'animisme perdure depuis des millénaires, une période bien plus longue dans l'histoire de l'humanité que toutes les autres croyances et religions.

Si on se projette bien plus tard, pendant l'Égypte antique, on retrouve ces croyances animistes, avec une transformation notable: cette fois, les hommes vouent un culte à des espèces animales différentes, et vont jusqu'à offrir une vie après la mort aux animaux, incarnations des déités, à travers la momification. Pour les Égyptiens, les bêtes sont sacrées, et le monde est animé par une essence divine qui transiterait de ceux-ci à l'homme.

Mais au fil des siècles, la représentation animale des dieux égyptiens est délaissée au profit d'êtres hybrides, avec une tête animale et un corps humain. Les Égyptiens éprouaient le besoin de s'identifier à leurs déités. En Grèce Antique, c'est un tout autre rapport à l'animal qui se dessine, modifiant considérablement la perception du monde. En effet, nos



croyances façonnent notre manière de penser le cosmos, de nous penser nous-mêmes et de penser notre relation aux autres êtres vivants. Les Grecs comme les Égyptiens adoraient plusieurs divinités, mais les douze dieux de l'Olympe n'ont plus aucune caractéristique animale, ils ressemblent morphologiquement à des hommes. Les seuls êtres hybrides deviennent des monstres, alors qu'auparavant ils étaient des divinités. Ce changement de perspective est radical: tout ce qui rapproche l'homme de l'animal devient absolument monstrueux.

miaou : Est-ce un déni de notre animalité? Une peur ?

J. S. : Oui, l'animal est opposé au divin. De plus, à la même époque, de grands philosophes prônaient une vision utilitariste de l'animal – l'animal est là

pour nous servir – notamment Aristote pour qui les animaux ont été créés pour l'homme. Nous avons reçu cette vision utilitariste en héritage, qui a eu un impact considérable sur la société occidentale.

miaou : Vous citez d'ailleurs Aristote : « Les plantes existent pour le bien des animaux et les bêtes sauvages pour le bien de l'homme », ce qui résume cette vision utilitariste.

J. S. : Exactement, c'était sa conception du monde. Pour recontextualiser, en Grèce, on adorait alors des dieux qui nous ressemblaient, donc tout ce qui ne nous ressemblait pas, ou se distinguait de nous, nous rabaisait. Les religions monothéistes qui émergent ensuite, en particulier le catholicisme, expulsent l'homme du royaume des bêtes, en lui

attribuant, et à lui seul, une âme. Les animaux ont donc été créés pour l'homme, n'ont pas d'existence propre et ne vivent que pour le servir, lui, le seul à pouvoir s'élever. Évidemment, ce qui tire l'homme vers le bas, c'est sa ressemblance avec l'animal : les instincts charnels, la paresse, les pulsions naturelles... On se rend donc compte que le fait de nier notre animalité a considérablement modulé nos comportements, alors que les comportements instinctifs ne devraient pas être connotés négativement. Tous les animaux sont sujets à des instincts, l'homme y compris, et comme tous les animaux, il est tout à fait capable de les contrôler.

miaou : Vous évoquez le fait que l'homme n'a pas le monopole du plaisir.

J. S. : Oui, cela me tenait à cœur. On a tendance à regarder le monde animal comme automatique, programmé, dénué de raison et assujéti à ses seuls instincts. Par exemple, dans les documentaires animaliers, les accouplements sont toujours décrits comme des actes sans plaisir, dont la finalité serait uniquement reproductive. C'est totalement faux, c'est une vision purement anthropocentriste. À la lumière de la science, nous savons aujourd'hui que ce qui entraîne les animaux à passer à l'acte est, tout comme chez l'homme, le plaisir ! Je parle aussi de l'anatomie des mammifères femelles, qui est tabou dans nos sociétés. Même si la parole se libère progressivement en Occident, c'est toujours compliqué de parler de plaisir féminin. Or, la femme a un organe spécialement dédié au plaisir, le clitoris, que l'on retrouve chez tous les autres mammifères femelles, qui sont donc très bien équipés. On pense à tort que les femelles n'ont pas le choix et subissent les assauts des mâles. Même si c'est vrai pour certaines d'entre elles, la plupart du temps, ce sont les femelles qui sont « proceptives » (qui recherchent activement l'accouplement) et choisissent leur(s) mâle(s). Là encore, seul le plaisir les guide.





miaou : La notion de partenaire à vie est-elle uniquement le propre de l'homme ?

J. S. : L'idée de partenaire à vie me paraît assez idéalisée chez l'homme, on parle d'ailleurs plus de monogamie sociale que de monogamie sexuelle. Certains couples choisissent, car c'est bien un choix, d'être fidèles et d'avoir le même partenaire toute leur vie. Mais quand on observe l'humanité, la liberté sexuelle et les divorces montrent que la monogamie relève parfois du mythe. On retrouve la monogamie sociale chez des animaux qui, comme l'homme, ont le même partenaire toute leur vie tout en ayant d'autres partenaires sexuels de temps à autre. D'autres animaux ont à la fois une monogamie sociale et une monogamie sexuelle, et copulent avec le même partenaire toute leur existence. On observe ce type de couples chez plusieurs espèces, notamment les oiseaux et les rongeurs. Le chagrin d'amour existe chez ces espèces monogames et un animal perdant son partenaire peut se laisser dépérir. On pensait que beaucoup de mythes étaient spécifiquement humains et on réalise finalement que les émotions des animaux peuvent être extrêmement fortes. Un sous-chapitre dans ma partie « Bête de sexe » s'appelle « L'Amour avec un grand « A » », car même les éthologues ont tendance à ne jamais utiliser le mot « amour » chez les animaux. C'est fort, cela veut dire que l'on maintient ce mot en terrain défendu, car si les bêtes pouvaient être amoureuses comme nous, nous perdriions encore quelque chose de notre humanité. Or, il a été mis en évidence par des neurobiologistes que les processus cérébraux et la libération des hormones qui entraînent l'attachement sont identiques chez l'homme et l'animal. L'attachement qui existe entre un homme et une femme peut tout aussi bien se développer au sein d'un couple d'animaux mâle et femelle monogames.

miaou : Vous abordez aussi le sujet de l'homosexualité dans le règne animal, pouvez-vous nous en parler ?

J. S. : En éthologie, nous différencions les comportements homosexuels de l'homosexualité. Des espèces à tendance hétérosexuelle peuvent avoir des comportements homosexuels réguliers. Un éthologue spécialiste du sujet a décrit ces comportements avec une fréquence assez élevée chez 460 espèces animales différentes. La catégorisation que l'on fait entre homosexuel et hétérosexuel est purement humaine : les comportements homosexuels et bisexuels sont très fréquents dans la nature. Quant à la « vraie » homosexualité qu'on observe chez l'homme, éventuellement avec une monogamie sociale et sexuelle et des enfants, cela existe aussi chez les animaux, par exemple chez les oies cendrées ou les albatros. Des couples de femelles couvent tour à tour les œufs, elles sont extrêmement attachées l'une à l'autre et élèvent les petits ensemble. Une nouvelle fois, nous raisonnons avec une moralité héritée des religions judéo-chrétiennes : ce qui est bien est la norme, ce qui est différent de la norme ou tend vers l'animalité est mauvais. Certains croyants extrémistes qui pensent que les homosexuels n'ont pas leur place dans la société parce que l'homosexualité n'existerait pas dans la nature raisonnent de manière erronée. En outre, pourquoi devrait-on faire d'un comportement naturel un comportement moral ?

miaou : D'ailleurs, vous évoquez les pratiques « immorales » des animaux. Vous parlez de « coercition sexuelle », est-ce un terme utilisé en éthologie ?

J. S. : Oui, c'est un terme utilisé pour ne pas employer le terme « viol ». Qui, comme « amour » n'est utilisé que pour l'homme par les éthologues, car tant que l'on n'a pas constaté, par des expériences scientifiques, l'état émotionnel des femelles qui subissent des assauts de mâles sans les vouloir, c'est

compliqué de parler de viol. Celui-ci revêt une dimension morale chez l'homme et est condamné parce qu'on estime que l'être humain est capable de contrôler ses pulsions, à juste titre.

miaou : Les femelles sont-elles les seules à souffrir de la coercition sexuelle ?

J. S. : Oui, en grande majorité. Par exemple, chez l'orang-outan, qui semble être un animal placide, les mâles peuvent harceler les femelles pendant des heures et leur sauter dessus. Des femelles qui, parce qu'elles sont moins costaudes que les mâles, ne vont pas avoir le choix. Cela pose la question de la légitimation de certains comportements sexuels par des critères de naturalité. Des chercheurs ont ainsi argué en faveur du viol qui trouverait une origine « naturelle ». Ce serait aller un peu vite en besogne... Car les comportements sexuels de l'homme ont grandement varié selon les cultures et les croyances, et l'on ne saurait justifier un comportement actuel par son existence - relative - en des temps anciens.

miaou : Au début de votre livre, vous évoquez la période entre le XIII^e et le XVIII^e siècle pendant laquelle on attribuait aux bêtes la responsabilité morale de leurs actes. Une anecdote m'a surprise : en 1120 l'évêque de Lens prononça l'excommunication de chenilles et de mulots s'étant attaqués aux récoltes. Que dire de cette époque de l'histoire ?

J. S. : C'est une période intéressante. Au Moyen Âge, les bêtes n'étaient pas perçues comme des êtres sensibles, mais comme des êtres soumis à l'homme, sans existence propre et dénués de raison. Des animaux étaient complètement diabolisés : le chat, le crapaud... certains étaient vraiment détestés.

« Au Moyen Âge, les bêtes n'étaient pas perçues comme des êtres sensibles, mais comme des êtres soumis à l'homme, sans existence propre et dénués de raison. »

miaou : Justement, pourquoi le chat a-t-il été diabolisé ?

J. S. : Cela provient d'une bulle de 1233, rédigée par le pape Grégoire IX. Il y décrit ce que faisaient les hérétiques. Selon lui, ces derniers s'adonnaient à des relations sexuelles entre eux et avec des animaux. À un moment donné, un chat noir s'accouple avec les hérétiques, et on comprend qu'il s'agit du diable. Le message de ce pape, considéré comme le premier messenger de Dieu sur terre, ternit l'image du chat. À partir de cette époque, les chats sont associés au diable, les chats noirs en particulier. Tous les possesseurs de chats sont associés à quelque chose de maléfique, parce que ces derniers incarnent les péchés : chair, paresse, gourmandise... Ils ont de plus une sexualité libre et une indépendance qui ont toujours fasciné l'homme. Dans ce système de pensée moyenâgeux, tout ce qui rapproche de l'animal devient sale et vil ; néanmoins les animaux sont utiles au champ et dans l'assiette. Ainsi, on ne leur veut pas forcément de mal, sauf quand ils sont associés au diable ou commettent des actes négatifs. L'histoire de la truie de la falaise, relatée dans mon livre, est le symbole à mon sens de l'idée que l'animal était habité par une force diabolique lorsqu'il commettait des méfaits. Cette truie a attaqué et mordu un bébé à plusieurs reprises, qui est décédé. Pour

rappel, à l'époque, il était fréquent que les animaux de rente déambulent dans les habitations et dans les rues. Au Moyen Âge, on mélange la vie idéologique et la vie publique, donc on traîne fréquemment les animaux devant la justice. La truie est donc jugée, et au cours de son procès, chose étonnante, on la revêt de vêtements humains. À la fin, on applique la loi du talion, c'est-à-dire qu'on fait souffrir la truie comme elle a fait souffrir le bébé. Je parle de ce passage, car certains historiens pensent qu'à cette époque on humanisait les animaux. Pour moi, la truie n'est pas humanisée au sens noble du terme : on lui donne en réalité des attributs humains de sorte à la faire ressembler à un hybride. Le diable, à cette époque, est représenté avec des caractéristiques humaines et animales. La truie, habillée avec des vêtements humains, ressemble au diable.

miaou : Cette histoire est incroyable !

J. S. : Oui, c'est assez horrible, mais il y en a bien d'autres, concernant des mammifères, mais aussi des insectes. On pensait qu'ils étaient habités par des forces diaboliques, et celles-ci étaient punies. Parfois des insectes détruisaient les récoltes, cela pouvait être considéré comme une punition de Dieu, ou comme l'œuvre du Diable selon les cas.

miaou : Puisqu'on parle des différentes époques de l'histoire, la Révolution française a marqué un tournant dans la manière de penser l'homme et l'animal.

J. S. : Oui, car avant elle, on idolâtrait le roi, et la Révolution française a fait de celui-ci un être humain et non plus un représentant de Dieu sur terre. La Révolution entraîne aussi une vision plus humaniste du monde, la vision utilitariste des bêtes est remise en question. On pense les animaux comme des êtres sensibles, ce qui est lié à un profond sentiment antireligieux et à une volonté de mettre fin à l'anthropocentrisme de l'Église, qui

dirige la vie publique. L'idée de la Révolution était de supprimer la royauté, mais aussi de se soustraire aux lois de l'Église. Progressivement, des avancées sont faites en faveur du bien-être animal : les spectacles d'animaux sont interdits dans les rues parisiennes en 1793 et les bêtes sont confisquées aux forains. Un an plus tard, le Muséum national d'histoire naturelle est créé avec la ménagerie du Jardin des Plantes, dont l'objectif est d'étudier le comportement des animaux.

miaou : C'est ce qui se passe aujourd'hui !

J. S. : Oui, notamment dans les cirques ou les delphinariums où les conditions de détention des animaux sont inappropriées. Le spectateur a sa part de responsabilité : en se rendant dans ce genre d'endroits, il cautionne leur existence, alors même que les conditions de détention des animaux portent atteinte à leur bien-être. Au XIX^e siècle, Victor Hugo défendait beaucoup d'idées novatrices : il était contre l'esclavage, la misère sociale, c'était un militant du droit des femmes. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il était aussi un grand militant du droit des animaux. Il s'est opposé à la vivisection et a prôné le végétarisme comme fondement de l'humanité. Pour lui, tant que l'homme continuera à manger de la viande et à martyriser les animaux, il restera en lui quelque chose de sauvage qui ne lui permettra pas d'atteindre un niveau de morale suffisamment élevé. Victor Hugo était imprégné par cette cause, et il a œuvré à faire changer le Code civil qui considérait l'animal comme un bien meuble. Il a réussi, avec Jacques de Grammont, à faire adopter en 1850 la première loi pour la protection animale. Quelques années plus tard, quand Charles Darwin publie *L'Origine des espèces*, c'est un véritable tremblement de terre, parce qu'il ne dévoile pas seulement des découvertes scientifiques majeures, il nous ramène aussi à notre animalité. Il la rend à l'homme et explose l'anthropocentrisme de l'Église. L'homme n'est plus le centre de l'univers, il est un animal parmi d'autres.

miaou : Et l'homme n'est peut-être pas si différent des animaux.

J. S. : Oui, et d'ailleurs cela n'a pas été facile pour Charles Darwin: il a mis des années à coucher sur le papier ses idées novatrices. Vingt ans auparavant, il aurait peut-être fini en prison ou aurait été pendu. Il a donc pris le temps nécessaire pour déployer son concept. Celui-ci a été accueilli par les personnes ouvertes d'esprit comme des idées magistrales, et par les penseurs plutôt croyants comme une hérésie totale. Il défiait les lois de Dieu, nous ramenait à ce que nous sommes vraiment. Cette nouvelle approche demande un changement de perspective incroyable.

miaou : Oui, c'est une énorme avancée, une question philosophique dont on débat encore.

J. S. : Tout à fait. Pour autant, *Homo Sapiens* a ses spécificités et je ne dévalue aucunement ses incroyables capacités. Il s'est en effet démarqué à plusieurs égards: l'invention de l'écriture, la projection de ses mots dans l'univers de la fiction. Il est quand même un être très particulier. Pour autant, dire qu'il n'est pas un animal, c'est pour moi assez édifiant. Pour beaucoup, dire que l'homme est un animal, un singe, est encore très négatif, alors que c'est une réalité biologique.

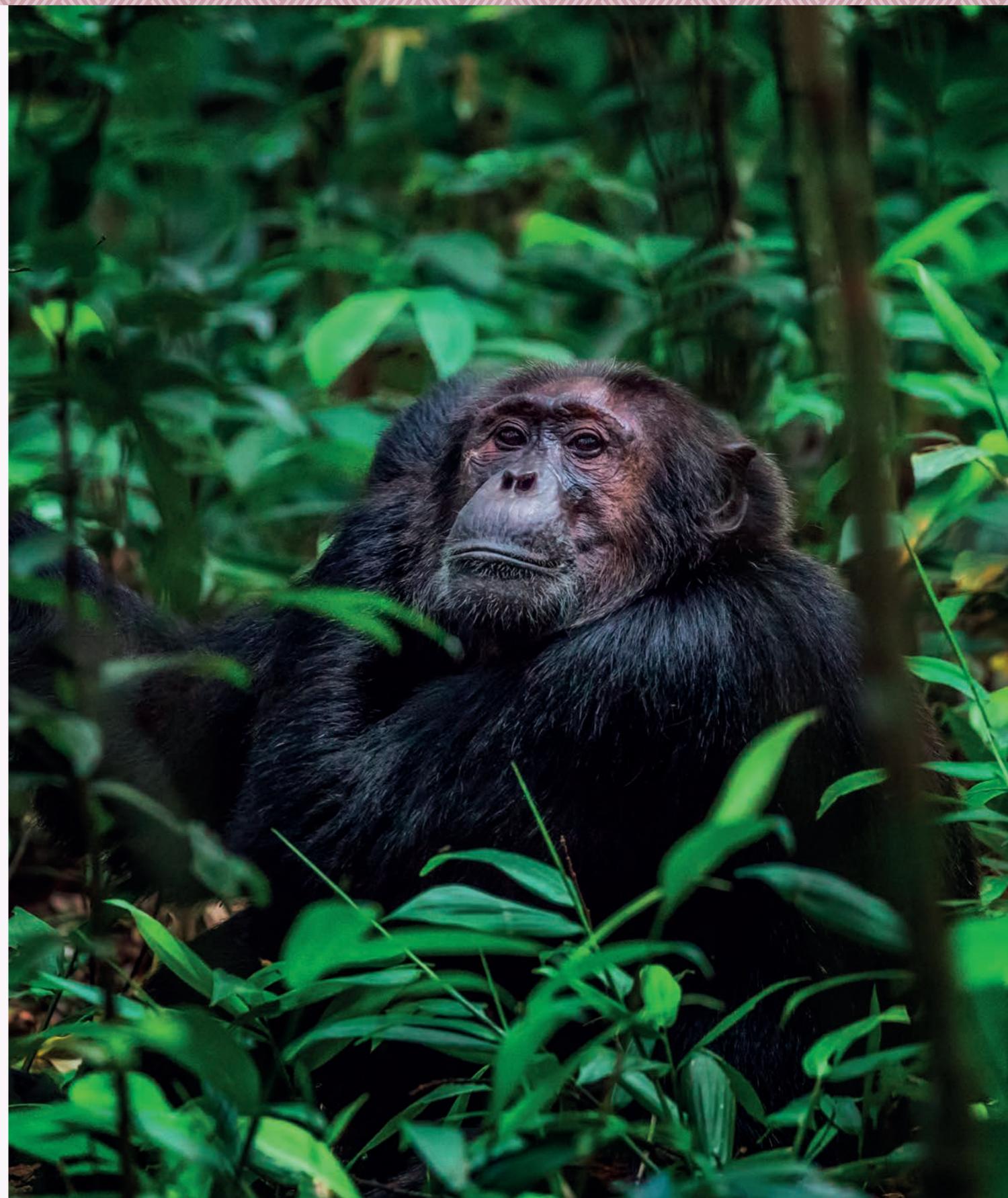
miaou : D'où ce titre « Le Dénier de notre animalité », c'est tout le sujet. On réfrène, on rejette, on déprécie notre animalité. La religion, les philosophes, nous poussent à réfréner nos instincts. Les expressions constituées avec « comme une bête » désignent des comportements perçus comme négatifs.

J. S. : Oui, faire ses besoins aussi. C'est considéré comme immonde, car cela nous rappelle quotidiennement que nous sommes des animaux.

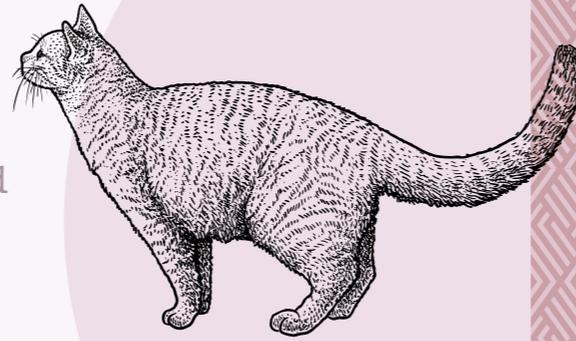
miaou : Parmi les animaux, lequel est le plus proche de nous ? Par ses émotions, sa façon de se déplacer...

J. S. : D'un point de vue génétique et comportemental, sans aucun doute, les chimpanzés et les bonobos. Nous partageons plus de 99 % de notre génome. Ils ont aussi un véritable langage basé sur des gestes et des cris. Lorsqu'on analyse la gestuelle des bébés humains, on se rend compte que plus de 80 % de leurs gestes se retrouvent à l'identique chez les chimpanzés. Au commencement de notre vie, notre mode de communication est simiesque. J'ai développé dans mon ouvrage cette idée selon laquelle l'homme ne naît pas humain, il le devient. Nous avons cet a priori selon lequel on naît humain, et que tout ce qui fait la particularité de l'espèce humaine – le langage, l'écriture... – est ancré en nous, mais ce n'est pas le cas. Un bébé orphelin, qui grandit sans éducation et sans soins, est un bébé qui ne se développera pas normalement, qui ne maîtrisera jamais le langage. C'est un bébé qui, s'il devait grandir avec des animaux, se comportera comme eux, et non comme un être humain. L'humain ne se construit que par l'apprentissage et la culture. Par exemple, Oxana Malaya est une petite fille ukrainienne qui avait été abandonnée à l'âge de trois ans dans l'arrière-cour de sa maison, au milieu de chiens, où elle a été découverte cinq ans plus tard. Quand on l'a retrouvée, elle n'avait rien d'humain, elle se

« Lorsqu'on analyse la gestuelle des bébés humains, on se rend compte que plus de 80 % de leurs gestes se retrouvent à l'identique chez les chimpanzés. »



« L'humain n'a pas réussi à faire du chat ce qu'il voulait, et cela le rend finalement encore plus intrigant. La liberté du chat fascine beaucoup. »



déplaçait et courait à quatre pattes, elle lapait l'eau pour la boire, elle aboyait et grognait comme un chien, elle ne savait pas dire un mot. Elle présentait toutes les caractéristiques d'un chien. Les vidéos d'elles sont très dérangeantes. J'ai mis un renvoi vers une de ces vidéos sur mon site Internet: elle a déjà douze ou treize ans, elle a été revêtue d'habits, mais on réalise à quel point elle n'a rien d'un humain et tout d'un chien. Cela signifie bien que sans figure d'apprentissage humaine, nous ne sommes, au mieux, que les bêtes avec lesquelles nous avons grandi. Nous ne sommes pas capables de nous construire seuls, et je pense qu'un enfant privé de stimulations sociales ou cognitives tomberait dans un état cathartique.

miaou : Pour revenir au chat, qu'avons-nous en commun ? Quelles émotions partage-t-on ?

J. S. : Beaucoup d'émotions, mais un peu comme tous les mammifères. Le chat ne fait pas exception aux autres espèces animales : il partage avec nous la joie, la tristesse, la colère, le dégoût, toutes ces émotions que nous pensions spécifiques à l'humain, mais dont on sait aujourd'hui qu'elles sont partagées par tous les mammifères. Le ressenti de ces émotions est très similaire chez les animaux et les humains. Le chien possède par exemple un degré important de coopération sociale, il fonctionne un peu comme l'homme, si bien que celui-ci a réussi à en faire un peu ce qu'il voulait et c'est ainsi que s'est tissé un lien très fort entre eux. C'est différent avec le chat, car

l'humain n'a pas réussi à le dresser, et cela le rend finalement encore plus intrigant. La liberté du chat fascine beaucoup. On se demande souvent : « Que fait mon chat quand je ne suis pas là ? » Pour en revenir aux émotions, il y a quelque chose de différent entre le chat et le chien dans la source d'inspiration que représente le chat. Tous les écrivains parlent beaucoup de leur chat comme d'une source d'inspiration. Le degré de liberté du chat, le mystère qui l'entoure, son art de vivre, sa façon de savourer la vie, son lâcher-prise, son côté « carpe diem » aide beaucoup au quotidien. Le chat a développé des techniques pour favoriser son bien-être, dont le ronronnement. Et ça, c'est une faculté qu'il a sélectionnée au cours de son évolution pour communiquer avec l'homme et pour la partager émotionnellement, je trouve ça très fort. Quand un chat ronronne sur vous, il y a une sorte de partage émotionnel, il semble dire : « Je suis dans un moment de bien-être et je le partage avec toi grâce à mes ronrons »...



La Bête en nous
Jessica Serra
Éditions Humensciences
272 p.

Interpromo